

Jean-Paul Gillet

## Datation

(extraits)

Plus beaucoup d'espoir mais le malade arc-bouté sur le nom  
Qu'on ânonne et titubant comme une partie dans le tout comme  
Un bateau dans la tempête n'a rien à perdre s'il ne lève  
Plus la tête au ciel sur des vols d'oiseaux Pas de symbole ça non  
Derrière les nuages il avait l'habitude que stagne l'espace  
Pompé vidé Sa tête éteinte ne pense plus à l'ascension passée  
Poussive quand au sommet du monde il se retrouverait  
Disait-il moins seul Il aurait dû ouvrir en deux la nécessité  
De la vie de la mort ce qui fait froid et trembler à la fois  
Et il toussait si bruyant est l'air pour celui qui en cherche  
Au fond de sa gorge de ses poumons cavernes de peur  
Obstinée comme une tueuse à petits coups À cause de l'ombre  
De sa canne sur le trottoir irrégulier voilà que zigzaguant  
Harassé de dégoiser il ricane prenant son bout de double

9 décembre 1999

On regardait le soir ensemble l'eau couler jaune  
Sous le pont les arches freinaient le courant qui endort  
D'entendre quoi d'autre comme des instants de malheur  
Passer Restaient quelques reflets plus blancs qui se jouaient  
L'illusion vraie de vague en vague C'était une enfant qui tout  
À coup sentit dans les battements de son sang mais comment  
A-t-elle pu le dire elle tremblait j'étais là elle n'en a pas la force ni  
La sensation Pourquoi donc l'eau la happe fascinante pour  
L'œil comme un bout de bois hasardé et vulgaire bagage de  
Trop Tu as dû t'être enfuie depuis longtemps te voilà épuisée  
D'avoir couru loin des colères Elle se parlait alors fort à la  
Rivière de l'incroyable aventure qu'elle vivait sur le pont  
Continuant à déchirer des fils d'amours incestueuses avec  
Pour peine la violence d'homme nu Et si je me faisais poisson

12 janvier 2000

Qu'est-ce qu'ils fouillent ou cernent ses yeux serrés tenaillés par  
L'incertitude épouvante chèrement éprise de ne plus rester longtemps  
En vie le cœur rafle son souffle mais mécanique le cœur Elle raideur est  
Reine par tout son corps la peau très blanche une médaille pend  
À une chaîne autour de son cou comme une croyance des vivants  
Anorexique elle ne bouge pas abandonne toute forme et s'en  
Traîne à ses dégoûts descendant au fond de plaintes comme  
L'orgue jusqu'au cri poussé le plus haut Et calmement veut  
S'emmurer idem de ceux qui rentrent assommés de sommeil pourvu  
Que demain soit vieux Elle est lasse de lumière prisonnière à  
Parcourir comme un oiseau sans nom qui ne voit par où passer  
Jusqu'au trépas à bout de forces ni âme ni corps Seule une image  
D'enfin disparue de ciel hachuré et de muette capitulant du regard et  
Terrassant son sort Elle s'est arrêtée dans un pays rempli d'absents

14 janvier 2000

Pendant les journées sans merci d'insignifiant février  
Quand le ciel souvent se plombe et les rues sont glacées  
Il faut faire des pas de chat pour marcher pour guetter  
Le combat des vents se fait oppressant s'il neige ou  
Grésille Tant pis prendre l'air est nécessaire quoique  
Les nuages soient bien noirs vengeurs divins de misère  
Qu'il est long le temps des matins donnés en pâture à des  
Monstres les camions qui ramassent les poubelles réveillent  
Déjà Il n'y a plus de papiers de cartons de cageots le brouillard  
Tient bon aux poussières qui flottent par blocs et s'éternisent  
Comme des chansons chez des mariés à la fin de la fête elle eut  
La rose et lui la luxure ah la trique bien arrosée par la bière blonde  
Et le voile s'envola avec l'âme et le tournis éternel après rumbas  
Valses et marches l'accordéon donna des sons graves aux vieilles

14 février 2000

Rendez-vous avait été pris et le signal convenu trois appels de phare  
Sa peau ne sais-tu plus te rappeler ses plus petits frissons et  
Love à mon cou tu laissais tes traces de doigts tatouages tu avais  
La force de forcer un sourire t'en allais nue dans la porte voilà  
Elle se tenait comme l'ombre toute de peau disparaissait une  
Cigarette à la bouche comme une traînée de la fumée qu'elle  
Laissait au vent ce sont de fichues images gages de flamboyante  
Jeunesse Personne pour le moment au lieu fixé sinon des chéris  
Tu montes lisse toucher mes seins lisses si tu veux je te tire aussi  
Les cartes Sinon l'envie que j'eus de crever toutes les fenêtres  
De l'absente silhouette d'une nuit belle qu'elle aërait de rengaines  
De secrets qui n'avouèrent jamais ce qu'ils donnent de mensonges  
Qui enjôlent le temps d'aventures d'inventions partagées pas vrai  
Avec qui t'attendait au croisement son bout d'âme comme ouvreuse

7 avril 2000

Voici un retour au souvenir de ces soirs où il fut brutal  
L'apprenti qui ferma le monde comme la porte il y avait  
Tout derrière un ciel sali des nuages de soufre de pétrole  
Qui brûle C'était la guerre au garrot des puissants de  
L'or à quoi pensent-ils d'autre gonflés par l'insolence  
Qu'à mâcher des mots simples comme go feu leur mise  
À nu pour étouffer égorger la terre pour de jouissance envahir  
À chaque heure une percée puis avancée qui finit en  
Trouée C'est affreux dans l'air dans l'eau pas une  
Simulation mais de l'ivresse pour admirer leurs excès ça  
Pète ça tourne les manettes font sauter les surcharges  
Dans le désert des bancs de sable partout pas loin sur l'écran  
Radar ou télé il y en a tant que quoi regarder de plus  
Prêt colportant le journal du monde pas sans mal

3 mai 2000

Ils n'avaient plus que quelques oripeaux d'ailleurs dans la tête et  
Les au revoir se détachaient avec une grâce ralentie comme d'une pluie  
Soudaine qui cessait en mai Se voir et attendant là visages creusés qu'on  
Finisse de vider le sac à malices la bourriche de sentiments elle écartée  
De lui pétrifié surtout sa bouche idiote et les mains crispées par  
Tu m'annonçais souvent la cueillette des fleurs réservées à l'élégie  
Tu les mouillais Mais l'eau zéro comme une bulle glougloutait dans  
Tes tuyaux et tes yeux pointus comme un canif planté dans un fruit pourri  
Tu renversais tout sans le vouloir tour devenant par exemple trou  
De mémoire quand ne plus rien savoir et ne pas nier mais combler avec  
Des substituts petits cadeaux made in partout la même rengaine ah  
L'invisible superflu Mieux vaut ne plus se parler pour qu'on puisse les  
Ingurgiter nos silences Eux deux par paires on dirait des os et des totems  
Plantés dans le hall de la gare où leur séparation s'entend une brute fin

26 mai 2000

Des peupliers abstraits demandaient tellement à la lumière de s'élever  
Que j'ignorais du coup quel horizon donner aux prochains mots à dire  
Déferler comme des canassons sur un chemin de halage un dimanche  
Galopaient attaqués par des cygnes comme des propriétaires contre les métèques  
Et le possesseur des terres guettait en tirant le rideau pour un seul œil  
De sa fenêtre tout est donné à sa convoitise à sa méfiance médisance à lui  
Calfeutré mais ses coups de gueule partent vite quand il ne contrôle plus  
Ses gestes de terreur qui oublie le clocher le dieu du village cerné  
De myriades d'idiomes barbares qui se lèvent de partout et qui voient  
Son dedans ses tripes son cerveau sa langue Invasion la persistance  
D'une vision invente des multitudes la peur multiplie les séries les  
Photos accumulent les preuves les traces de pas et graffitis mascaret  
De bigarrures qui bougent s'approchent entrent Une fois encore c'est arrivé  
Europe est enlevée dans l'obscurité marâtre des formes qu'elle fabrique

1<sup>er</sup> septembre 2000

On souffrait d'amour en évoquant l'aurore et la rose et non  
L'odeur de sueur le sentiment ne va pas sans déchirement ça tape  
Au cerveau et continue ça s'affole On partait c'était souvent le soir  
Une boule dans la gorge et les plis du visage plus raides que  
D'habitude mais les yeux on les gardait vifs pour alors scruter  
Le cap tenu sur âme ma sœur Dans le corps se tend quelque chose  
Craque soudain on croit qu'on a menti Il n'y a plus de raison de laisser  
Réciter aux suivants les rondes les rengaines les vieilles usures car  
Il faut bien regarder un jour le mol affaiblissement et la tombée  
Des fleurs délavées qui salissent Le temps fuyant vient où  
Oui toi moi le somnambule qui se perd d'un présent errant  
Au passé bourré de voix invisibles mais sues par cœur comment  
Il garderait la trace d'amourettes gaies plutôt et d'égarements  
Que d'entendre malheureux va-t'en Le jour se lève lui ne l'a pas vu

3 octobre 2000